L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 6 JUILLET 1873.

26me Année

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS,
SAMEDI MATIN, 6 JUILLET.

VENTES A L'ENCAN DE DEMAIN, LUNDI.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par O. Walton, sur la Levee, en face de la rue Girod — Biens.

Par Hoffman, Marks & Co., au No 28 de la rue de Chartres — Marchandises sèches et lingerie.

Villégiature et Voies de Transport.

Il fait une chaleur excessive depuis plusieurs jours et les citadins qui ont la poche bien garnie tachent d'y échapper. Les uns en gagnant un climat plus tempéré par la latitude, et les autres en gagnant les bords de la mer pour s'y ranimer aux brises de l'est. Ces voyages seraient plus fréquents s'ils étaient moins dispendieux. Mais combien de gens restent en ville parce qu'ils sont hors d'état de faire même les frais d'un seul jour de villégiature. Aller et venir, c'est déjà beaucoup trop cher pour eux. Il sont donc obligés de renoncer à ce qui pour être considéré en cette saison comme une chose indispensable d'hygiène, les bains de mer dont souvent les effets sont plus salutaires que tous les médicaments connus. Les eaux froides ne manquent pas cependant. Nous avons les deux côtés du golfe, l'Est et à l'ouest le Mississippi; nous avons les deux côtés du lac Pontchartrain, mais nous ne pouvons expliquer comment il se fait qu'on construise toutes les maisons de campagne sur le bord qui est le plus éloigné de nous, et qu'on délaisse le côté le plus proche et qui nous touche pour ainsi dire. Nous n'avons qu'un seul village de Mandeville; nous n'avons un autre plus petit encore à l'extrémité du Bayou St Jean. Pourquoi cette côte, du Bayou St-Jean au chemin de fer de Pontchartrain, n'est-elle pas tout garnie de maisons de plaisance, de chalets, de huttes rustiques et de cabanes à liens? L'eau, certes, ne vaut pas celle qu'on trouve à la Grande Ile, dans le Grand Mamelle, et celle des autres places sur la côte de l'est, mais elle vaut autant que l'eau qui baigne la côte nord du lac, et s'il est bon de se baigner à Mandeville et à Lewisburg, il devient être tout aussi bon de se baigner du côté opposé, banlieue de la Nouvelle-Orléans. Dans ce parage du moins, le voyage serait facile et quantité de gens pourraient y rester et en revenir à peu de frais. Quantité d'autres pourraient y résider presque entièrement tout en vaquant tellement à leurs affaires de la ville.

Un jour peut être on verra ce que nous disons, et ce qui contribuera le plus à peupler les parages voisins, c'est le haut prix du passage pour aller sur les bords de la mer, soit par le fleuve, soit par les lacs. Avant la construction du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à la Mobile, on disait que le voyage en bateaux s'avérait coûtant trop cher, de fait, à moins de conséquence entre les compagnies de transport, le prix de la traversée de ces deux villes de bain, pour beaucoup de gens, la rendait impossible. Maintenant que les bateaux à vapeur ont disparu et qu'une voie ferrée passe dans le voisinage de toutes ces villes, la facilité pour s'arriver est plus grande; on y va et l'on en revient avec rapidité, mais cet avantage n'existe encore que pour un nombre limité de voyageurs ou des familles. Le prix de transport par chemin de fer ne convient pas à tout le monde et pour aller à la Mobile aujourd'hui il en coûte presque autant qu'autrefois pour aller en goélette de la Nouvelle-Orléans à Pensacola, qui est à 60 milles plus loin d'ici que Mobile. Cela prouve une fois de plus la vérité de l'adhésion qu'on a fait valoir de tout temps contre les tarifs de certains Etats-Unis, les voyages y sont faits en rapidité, mais non en bon marché, et en moyen de locomotion est toujours presque exclusivement à l'usage des riches, les pauvres n'en profitant que très rarement.

Aussi les chemins de fer, bien que fort utiles et même indispensables, aux Etats-Unis surtout, où ils existe pas d'autres voies de communication, n'ont-ils pas produit les merveilles qu'on en attendait. Ils ont bien abrégé les distances, mais ils n'ont pas changé, suivant les expressions consacrées, les déserts en jardins et les savanes en places publiques. Ils ne chargent pas le fret des forêts, mais ils ont, les bois de charpente et leurs trains de voyageurs ne font facilement nulle part, du moins dans les trois quarts des Etats. La raison est clair: le haut prix du transport. Supposons au tout, que le prix soit réduit de beaucoup et mis à la portée des classes ouvrières, alors au lieu de compter les voyageurs par centaines, on les comptera par milliers. Cette réforme serait pour le sud, pour notre ville principalement, d'un avantage incalculable. Les ouvriers du Nord recandent la Nouvelle-Orléans comme une ville à part; elle a pour eux une réputation spéciale et de longue date. C'est de plus une grande ville que tous ces ouvriers désirent compatriote. La Nouvelle-Orléans exerce un prestige singulier sur l'imagination des travailleurs de toute la Nouvelle-Angleterre et de tout l'Etat de New York. Si, par exemple, il ne leur en coûtait que $10 pour venir du Massachusetts ici, ils y viendraient en foule pour voir enfin ce que peut être cette capitale du Sud dont ils entendent si souvent parler et dont on parle toujours de quelque sorte de coton. Le coton étant le premier produit américain qui alimente l'industrie manufacturière du Nord, le nom de la Nouvelle-Orléans y est connu comme celui de Boston même. Ces travailleurs, non fois ici, pourraient y rester et s'établir dans les campagnes de la Louisiane dont le sol est si riche et le climat si doux.

Nous avons toujours pensé que c'est de cette manière que tous pourrons tirer notre part de l'émigration européenne. Elle viendra à nous infiniment plus rapidement et non accrement. Mais cela dépend du prix du voyage. Plus le prix sera abaissé, plus cette émigration vers nous sera rapide. Si les prix se maintiennent, tels qu'ils sont aujourd'hui elle ne viendra pas.

Maintenant, pour en revenir au sujet des simples de cet article, véritable sujet de villégiature, nous dirons qu'il faudrait appliquer ce principe du bon marché au service du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à Mobile. L'exploitation en est fort habile, nous le reconnaissons, et l'on voit à chaque pas que l'activité, la surveillance et l'ordre y règnent souverainement. Mais il nous semble qu'il y manque ce que dans les voies de fer, la condition du bon marché pour que le transport des voyageurs ait fret. Qu'on fasse l'essai de cette condition et le nombre des passagers doubera et triplera. On en peut juger par les billets à moitié prix que les compagnies du chemin de fer délivrent à l'époque des foires. L'influence des voyageurs devient immense; on dirait qu'ils sortent subitement de terre, et l'on en trouve des groupes nombreux à chaque station. Et bien! selon nous, ce prix de circonstance, réduit de moitié, devrait être le prix usuel, le prix de permanence. S'il était adopté comme règle, dans le service du chemin de Mobile, les villes de bain, pendant l'été bien entendu, verraient affluer le monde sur leurs plages relativement désertes aujourd'hui, et le commerce entre la Nouvelle-Orléans et Mobile en recevrait une impulsion prodigieuse.

ASSESSEMENTS Nos. 158, 159 et 160. — Voyez à la colonne des notices spéciales la mort de P. Cummings, T. J. White et Manuel Goldsmith. — Payable aux bureaux de la MUTUAL AID & BENEVOLENT LIFE INSURANCE ASSOCIATION, rue du Camp No 19. Montant payé depuis l'organisation en 1868, $835,250.

Quelqu'un disait dernièrement devant un humoriste de nos amis que la famille Mortemar possédait dans la Nièvre des propriétés rapportant plus d'un million de revenu.

Un million de rente! s'écria notre ami; je le m'étonne plus maintenant si l'on dit toujours: "L'esprit des Mortemar!"

LA COMPAGNIE D'IMMIGRATION ET DE HOMESTEAD.—Nous avons reçu de St-Martinville une lettre écrite par M. Dennett, agent d'Etat de la Société d'Immigration et de Homestead, qui nous informe que le plan a été bien accueilli dans deux meetings, l'un à la Nouvelle Ibérie et l'autre à St-Martinville. Les planteurs se montrent disposés à coopérer cordialement à l'entreprise de la compagnie et déjà ils offrent de céder des terres en lots à la convenance des acheteurs. Mais, dit M. Dennett, on ne peut mettre l'immigrant en présence du propriétaire que lorsque la société sera organisée dans chaque paroisse de l'Etat. Nous le croyons aussi et nous pensons, en outre, que cela ne suffira pas encore. Ce qui épouvantera toujours les immigrants, c'est la situation financière de l'Etat qui l'oblige à lever des taxes onéreuses, taxes devant lesquelles disparaît le bénéfice du planteur comme sous un vent brûlant du sud disparaît une faible rosée. Il nous semble que la compagnie doit viser avant tout à faire passer une loi organique qui réduise la taxe de plus de moitié et qui impose une limite à l'avidité des législateurs. En vain fera-t-on sonner les avantages du sol, sa fertilité extraordinaire, le haut prix des produits ainsi que la beauté du climat; rien de cela ne déterminera un courant d'émigration vers nos rivages, si l'on n'inspire pas foi dans la justice, dans la tolérance, disons plus, dans la paternité du gouvernement. Les immigrants ne vont que là où ils peuvent compter sur la liberté, la protection des droits individuels et l'impartialité des tribunaux. Nous n'avons rien de cela aujourd'hui; par conséquent le succès de la compagnie nous paraît difficile.

LE SUD.—Tel est le titre d'un nouveau journal, dont le premier numéro a paru le 1 juillet. Le *Sud*, qui se publie sous le patronage du parti républicain à la Nouvelle-Orléans, est rédigé par M. Jacques de R. Bureau, rue St-Louis, No. 40, sous l'hôtel de ce nom.

— Nous avons eu le plaisir de serrer la main, aujourd'hui, à M. J. Y. Gilmore, propriétaire de deux excellents journaux, le *Sugar Bowl*, de la Nile-Ibérie et le *Cotton Boll* de Vermillonville. M. Gilmore se propose de rester quelques jours à la Nile-Orléans, où il s'occupe des intérêts financiers de ses feuilles.

POMPIERS DE LA BAIE ST-LOUIS.—Les pompiers de la Baie St Louis ont célébré, vendredi, l'anniversaire de la proclamation de l'Indépendance américaine par une promenade à travers la petite ville. Le bon temps et leur excellente discipline ont frappé les touristes de la Nile-Orléans qui se trouvaient à la Baie. Pour pé et échelles—car il y a deux compagnies distinctes—sont en parfait état. Nous félicitons bien sincèrement la population de la charmante ville d'eau qui est maintenant, grâce au chemin de fer, presque un faubourg de la Nile-Orléans, sur le corps si éminemment utile qu'elle est parvenue à créer dans son sein.

Les Villes de Washington et New York reliées par une Voie en droite ligne.

Le gouvernement national à Washington agitait depuis longtemps la question de relier Washington à New York par une voie ferrée en droite ligne. Cette grande amélioration a été réalisée enfin par le chemin Central de la Pennsylvanie qui, le 20 du mois dernier, a inauguré une voie ferrée nationale directe entre ces villes, ce qui procure aux voyageurs de l'une à l'autre ville un avantage qu'on n'avait encore jamais eu. C'est une double voie ferrée, d'un bout à l'autre, lestée de pierre et sans emploi de chevaux pour traverser la ville de Baltimore, cette traverse se faisant par un grand tunnel qui vient d'être achevé. Le paysage par cette nouvelle route est grand, sublime, et pour la rapidité, le confort et la sécurité, cela qui l'est déjà parfaitement en parlent dans les termes les plus exaltés.

Tableau des ventes à la Ch ... pendant la semaine dernière.

1	Un terrain situé dans le Faubourg Lafayette, rue Jackson ou Gaquet, 3e ... entre Bouman et Prieur, avec les ... dises et améliorations, comptant à Joseph L. Mottet, pour	$ 2,200
2	Toute cette portion de terre, avec les bâtisses et améliorations qui y se trouvent, située dans le faubourg Delord, comprise entre les rues Hospitalières de la Nouvelle Levée, de la Cadiz et Robin et contenant environ le tiers du Vieux-Camp, comptant à Theodore Jaffe, pour	6,000
3	Un Entrepôt situé dans le même district, rue Philippa ou Dryades, 30 pieds 2 pouces 11 lignes sur environ 70 pieds avec les bâtisses et améliorations, comptant à Leitz, Du Bellet & Co, pour	9,200
4	Deux terrains, avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situés au faubourg Livaudais, rues Lopez et Pirlatte et l'avenue Washington, comptant à Louis Philippe Delachaise, pour	1,000
	Total	$ 18,400

Un livre fort intéressant et très bien écrit, me fut, qui a récemment paru sous ce titre: *les Capitans*, j'extrais le passage suivant:

Etonnée de la résistance de Paris, l'Autriche, vers le mois de novembre 1870, avait cru l'heure venue d'intervenir en faveur de la France, afin de reprendre en Allemagne la position qu'elle y avait perdue dans la guerre de 1866. D'ailleurs, Gambetta, contradictoirement aux mêmes que, dans les lieux-communs de son éloquence populacière, il adressait journellement aux empereurs et aux rois, avait officiellement sollicité son concours. L'Autriche voulait bien mettre ses armes au vent, mais au prix d'un million de francs pour chaque mille hommes, et moyennant un traité conclu "avec une Assemblée nationale française légalement élue." Le nouveau de la démagogie promettait les millions et au-delà, mais "quant à réunir un Parlement national, il s'y refusa net."

M. Cucheval-Clarigny, dans une brochure intitulée: *Equilibre européen*, 1871, a déjà attesté le même fait.

Il faudrait pourtant savoir ce qu'il y a d'exact là-dedans, car il ne s'agit pas moins, pour M. Gambetta, que d'un immense et abominable crime de lèse-nation.

— Une bien curieuse anecdote à propos de sir Bartle Frere, l'héroïque chef de la mission de Zanzibar qui a quitté Paris avant-hier.

Il y a cinq mois, sir Bartle Frere s'étant imprudemment éloigné avec son fils de son escorte, se trouva perdu en pleine forêt africaine.

La nuit vint. Les deux égarés, mourant de faim, aperçurent une cabane et y entrèrent. Ils y trouvèrent une vieille nègresse à qui ils firent comprendre qu'ils désiraient manger.

La vieille, terrifiée, tira quelques œufs d'un coin et sir Bartle se mit à confectionner une omelette.

Pendant qu'elle cuisait, il avisa au plafond des choses noires enfilées par une ficelle. Malgré les supplications de la négresse, il les mit dans l'omelette convaincu que c'étaient des morilles.

Deux minutes après, les voyageurs avaient dévoré l'omelette qu'ils avaient trouvée excellente.

Juste comme ils avaient le dernier morceau, entra le propriétaire de la cabane.

—Misérables étrangers, s'écria le nègre en mauvais anglais, vous venez de dévorer mes trophées de guerre!

Quels trophées?

—Ceux qui étaient suspendus au plafond... les oreilles des guerriers tués par moi!

Sir Bartle Frère eut toutes les peines du monde à sauver sa vie, et fut quatre jours malade d'indigestion.

—Depuis que certain grand journal, jusqu'ici fort estimé, se fait le protecteur de la Révolution et penche visiblement à gauche, on ne l'appelle plus chez un légitimiste bien connu que le *Journal des détrilés!*

La parole est à M. Bébé.

—Oui, mon gros chéri, tu iras dimanche aux Champs-Elysées.

—Et à Guignol?

—Et à Guignol.

—Et dans la voiture aux chèvres?

—Et dans la voiture aux chèvres, là! Es-tu content?

—Oh! maman, tu es un ange! Non, tu es plus qu'un ange: tu es de la confiture!

TEMPERATURE.—5 juillet 1873.

Thermomètre de C. Durmesl, opticien

	Fahrenheit.	Centigrades.
6 A. M.	82	28
12 M.	92	33
3 P. M.	94	35
6 P. M.	91	32½

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Le Quatre de Juillet a été célébré vendredi dernier, avec moins d'enthousiasme que jamais, par la population orléanaise. La chaleur était accablante pendant la journée; le soleil dardait ses rayons ardents sur les pavés et il n'y avait pas la plus petite brise pour rafraîchir quelque peu l'atmosphère. D'ailleurs, nous sommes si loin des premiers jours de la république: tant d'événements, de nature à changer le cours des idées, ont eu lieu depuis, que le peuple a oublié, un tant soit peu les hommes et vieilles traditions d'il y a vingt années, pour ne penser qu'à un passé plus rapproché, tout de deuil et de larmes, à un présent si triste et si humiliant, et à un avenir plein d'incertitude et d'angoisse.

Et puis, franchement, le moment aurait été mal choisi pour célébrer notre indépendance et pour orner de fleurs et de guirlandes l'autel de la liberté: quand c'est la loi des baïonnettes qui nous régit, en Louisiane, et que la licence seule règne aux Etats-Unis.

Grant a abrogé à Washington: le Congrès fédéral s'occupe maintenant plus du Crédit Mobilier que des intérêts du pays; et tout cet à l'avenant dans le meilleur des gouvernements.

Le quatre de juillet mérite cependant d'être signalé, parcequ'il a été la *prétexte*, —c'est le mot,—de plusieurs fêtes charmantes, tant aux Fair Grounds, qu'au parc Oakland et au Jardin Magnolia.

Ces fêtes ont duré jusqu'à une heure avancée de la nuit, et la gaîté la plus franche y a présidé.

Nous pouvons avancer hardiment qu'il n'a pas été question un seul instant, parmi les groupes joyeux de jeunes gens et de jeunes filles qui s'étaient réunis pour assister aux jeux et pour prendre part aux danses, des premiers et illustres fondateurs de la république américaine. — Ils avaient vraiment, bien autre chose à faire!—

Le festival, donné aux Fair Grounds par l'Association des Commis, a été surtout remarquable. Il y a eu des courses, des parties de base ball et des danses. En un mot, rien n'a manqué à cette fête pour la rendre une des plus attrayantes à laquelle il nous a été donné d'assister cette année.

Le grand événement du jour a été la parade *civique* des braves guerriers de Kellogg, commandés par les *généraux* Longstreet et Badger.

Mon Dieu, que nous avons ri en assistant à la revue de la célèbre brigade! Tous les hommes, jeunes ou âgés, avaient bien la plus drôle de mine que l'on puisse imaginer.

Le pinceau ne saurait rendre quelques-unes des figures, quelques-uns de ces quinquaux et quelques épaulettes. On sent qu'avec une armée comme celle-là, Kellogg pourrait conquérir l'Espagne; et en tous cas défier, insolemment, en cette et la manière, qui ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration.

Bref, cela nous donne le frisson, rien que d'y penser; et nous plaignons sincèrement les pauvres diables de *rebelles* qui voudraient résister à de pareils hommes.

Si les soldats étaient beaux comme des demi-dieux, les officiers étaient majestueux comme des dieux. Les sous-lieutenants avaient les épaulettes d'or, d'un général, et les généraux Longstreet et Badger tessemblaient à des rois.

Nous avons surtout remarqué la compagnie de chasseurs d'Afrique. Les chevaux et les cavaliers semblaient en faire moins qu'un seul. C'est alors qu'une scène burlesque, tout à fait cataclysmique, éclata: les sabres sortirent en sonnant, les carabines jouèrent des coups de feu, menaçant la vente du ciel; en un mot, l'état confondissant.

Par malheur, ces braves, altérés par la chaleur et par la poussière qui les avaient gênés, se sont arrêtés trop souvent aux cales qui se trouvaient sur leur route. Il en est résulté, qu'ils ne pouvaient plus reconnaître leur nom droite de leur main gauche et qu'ils se sont pour ainsi dire complètement désarmés.

Ajoutez, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

E. Pasquet.

ATTENTION!

Pour la convalescence et la suppression de la POULE A LA KEYAIN de la Ville et du Pays. Pour les enfants et nourrissons. 1er juin—1y

Un ... pour la ... Mme ... Mme ... Mme